

Études littéraires



La Poésie

Suzanne Paradis

Volume 2, numéro 2, août 1969

Le roman canadien (1945-1960)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500078ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500078ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paradis, S. (1969). La Poésie. *Études littéraires*, 2(2), 214–220.
<https://doi.org/10.7202/500078ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1969

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

LA POÉSIE

suzanne paradis

Vingt maisons d'éditions, dont cinq européennes, ont publié en 1968 une quarantaine de poètes du Québec. La moyenne n'est que trop facile à établir et explique le malaise qui est en train d'étouffer l'élan de l'édition de poésie à Montréal. Le problème est tel que des maisons sérieuses comme le furent les Éditions de l'Hexagone, de l'Arc, de l'Estérel, de la Barre du Jour, ne vivent plus que comme d'obscurs noms d'éditeurs destinés à couvrir de chambranlants comptes d'auteur. Dispersion inévitable des effectifs poétiques, incohérence et irréalisme des poètes qui s'improvisent éditeurs? Je l'ignore. Mais il y a là danger de mort pour la poésie si la coordination des moyens de diffusion de la poésie n'est pas bientôt réalisée. Il y a déjà quelques années que l'éditeur québécois ne risque ou ne sacrifie presque rien en accueillant les poètes. Comment expliquer alors la désaffection de certains éditeurs? Aucun d'entre les nôtres ne semble engagé dans la voie du progrès, si ce n'est la Librairie Garneau. Il devrait être impensable qu'avec ses sept titres, celle-ci soit en tête de liste, suivie par la Librairie Déom et les Éditions du Jour. (Quatre titres chacune.) Cela est incroyable, décourageant et vrai.

Des sept recueils de la Librairie Garneau, il faut souligner trois titres, trois poètes dont l'œuvre prend, d'année en année, plus de relief et plus d'importance : l'Hiver à brûler, de Marie Laberge ; les Temps miscibles, de Madeleine Guimont ; Une mémoire déjà, de Guy Robert.

La voix de Marie Laberge est devenue l'une des plus stables à Québec, avec ses accents cristallins d'une féminité définitivement engagée dans la recherche positive de sa vocation et de son salut humains. Sa démarche amoureuse reste encore pleine des reculs de l'amante qu'on vient à peine d'affranchir, de l'esclave de qui on n'a pas su accepter l'offrande et la révolte. Marie Laberge est peintre et dans ses poèmes percent les mêmes teintes diaphanes de nostalgie, le même visage arbre-fleur-étang qui hantent ses toiles et ses aquarelles. Parfois une bête magnifique, superbement broyée, lève en elle la tête, et le poème devient morsure vivante,

rugissement qui brave la monotone cacophonie de l'existence quotidienne. Marie Laberge écrit à bout d'âme, à bout de force parfois, mais avec l'élan irrépressible et si profondément secret de l'être qui fut longtemps tenu en échec, à qui des voies insuffisantes furent tracées. Et son chant devient une réponse sereine mais inflexible à tous les abus de pouvoir qui l'ont, « femme dévorée, divorcée de la femme ».

On ne retrouvera pas, chez Madeleine Guimont, ce sens de la possession, cette force de passé et de plénitude qui donnent à la poésie d'une Sylvie Sicotte, d'une Alice Brunel-Roche, ou sur un plan plus élevé, plus mûr, d'une Rina Lasnier, d'extraordinaires résonances qui débordent le fleuve poétique pour fleurir en hautes roses charnelles au sommet de leur inspiration. La poésie de Madeleine Guimont emprunte des voies beaucoup plus ingrates et rocailleuses : celle du mot hissé bravement au-dessus de la mêlée et de la confusion du corps, de l'âme et du sexe ; celle d'un univers inventé par la magie de la parole, possédé dans l'illusion éperdue de l'esprit et de l'angoisse accordés désespérément. C'est une poésie qui cherche en elle-même des issues et pratique des trouées à travers le chaos stellaire, ne se sentant nulle part aussi maladroite que sur la terre, que dans la chambre obscure de la réalité. Madeleine Guimont consacre à la création de ses planètes intérieures toute sa science du vocabulaire, son culte des mots. Les Temps miscibles constituent son second recueil, elle n'est encore qu'au début de sa carrière. Peut-être est-elle l'auteur « de province » qui a le plus sacrifié aux enseignements des chapelles de Montréal, la métropole, celle qui est la plus proche des expériences multiples qui ont envahi la poésie dite nouvelle. Ce n'est là qu'une référence secondaire, mais elle a pesé lourd sur l'orientation poétique de Madeleine Guimont.

Guy Robert publie beaucoup, et il lui arrive assez fréquemment de retrouver ses fonds de tiroir, de les ré-accommoder et de les re-présenter à ses lecteurs. On aura souvent l'impression du déjà lu qui agace tellement les critiques littéraires. Je ne saurais blâmer le procédé (quoique je refuse obstinément de l'employer) surtout lorsque le recueil qui en est le fruit s'intitule Une mémoire déjà. C'est là un avertissement honnête : les poèmes de ce livre appartiennent à la mémoire et non au monde des promesses et de l'avenir. Aussi nous faudra-t-il attendre encore pour découvrir où en est réellement le poète qui s'entête à ne nous parler qu'à travers l'énigme éventée de son passé. Il ne désire pas nous tenir à jour, il se contente de nous tenir, avec un mince sourire en coin, à sa merci.

Aux Éditions du Jour, en 1968, ils sont quatre : Gilles Marsolais, Maurice Champagne, Noël Audet, Pierre Châtillon. Deux d'entre eux, Marsolais et Châtillon, publient des poèmes remontant jusqu'à dix années en arrière ; deux d'entre eux, Audet et Châtillon, sont des noms déjà familiers grâce à la collaboration qu'ils apportèrent régulièrement aux revues de jeune poésie. Il est difficile d'établir un juste bilan de cette production hétéroclite. Les Cris de Châtillon, malgré l'inégalité de la parole et des thèmes, malgré la distance qu'ils ont prise à travers le siècle que sont dix années en poésie, sont encore d'une imminence déchirante : on voit souffrir le poète (l'homme ou l'enfant, peut-on savoir ?), à travers l'épaisseur des mots et des images. La foi qu'il exprime, et qu'on écoute avec angoisse rouler vers des abîmes toujours plus étouffants, cette recherche indivise de la présence de Dieu, réaniment des horizons clos, exposent une douleur et une révolte auxquelles nous n'avons pas plus que lui renoncé. « Ô l'abîme de vouloir Vous connaître ! Et de monter toujours, d'étouffer, de libérer sa gorge bleue, de souffrir l'étreinte de Votre présence sacrée comme un ongle qui traverse les chairs » (p. 11). Bien sûr, des thèmes secondaires sont greffés à cette puissante interrogation, et même des notes superflues, petits poèmes sans dimension qui cherchent à atténuer la brûlure des cris dans notre oreille. Heureusement ils n'y arrivent pas : on les saute instinctivement pour retrouver le bain de terreur et de délire où se joue le sort du poète-noyé.

Il est dommage que l'aspect matériel des recueils publiés aux Éditions du Jour ne soit pas plus soigné. Papier pauvre, couvertures discutables, typographie anonyme, enfin rien de bien engageant. Pourtant, nous avons affaire à la maison d'édition la plus efficace et la plus dynamique du Québec. Le luxe en édition est certainement à rejeter chez nous, mais la dignité de la poésie réclame des attentions spéciales qu'il est malséant de lui refuser.

Lorsque la Librairie Déom décida d'accueillir les poètes, elle le fit avec le souci de leur conquérir un public lecteur fidèle : elle ouvrit sa collection « Poésie canadienne », dont elle confia la direction à Guy Robert. On y reçoit indifféremment auteurs chevronnés et débutants. On ne peut parler d'erreurs au sein de cette collection dont le véritable souci est la poésie. On la présente bien. On l'y respecte aussi. À la fin de 1968, « Poésie canadienne » comprend 21 titres, dont les quatre de l'année : Pour appartenir, de Sylvie Sicotte ; Pactes, de Daniel Proulx ; les Noces dures, de Michel Régnier ; les Yeux et la mémoire, de Jacques Labelle. Les livres ne gagnent rien à être comparés entre eux. Le fait d'être logés

à la même enseigne est déjà suffisamment pénible pour les poètes. Mais il faut bien dire à quel point la vigoureuse et lucide poésie de Michel Régnier, poésie de revendication mais non de revanche, perce au milieu des voix voisines. On l'entendra retentir du Cap Breton à l'Ohio, de la Manicouagan aux plages de l'Afrique, portant avec simplicité son message unique, sa seule exigence d'une impossible justice humaine.

Sylvie Sicotte prononce ses premiers mots de femme, de poète, en secouant la léthargie de pierre de ses prisons. Une belle voix généreuse sans doute, mais dominée encore par les hésitations, la rampe de l'âme en train de rejeter sa peau de sommeil. Les quatre titres de 1968 sont un éventail presque complet des ressources poétiques qu'on exploite chez Déom. Aucun, et cela est remarquable, n'est à rejeter. Quelques-uns des recueils (Chamberland, Brault, Gemma Tremblay) ont donné à la collection un prestige et un éclat qu'elle semble vouloir conserver.

En 1966 et 1967, les Éditions Estérel se sont découvert une vocation d'éclaireur en poésie. La maison avait lancé alors deux poètes de haut calibre : Serge Legagneur et Louis-Philippe Hébert. Elle semble avoir abandonné sa première formule pour accueillir des auteurs déjà connus, et cela en fort petit nombre : deux seulement en 1968, soit Nicole Brossard et Gilbert Langevin.

Les deux poètes ne se ressemblent pas, mais l'on connaît leur œuvre presque abondante et la légende qui les entoure. Nicole Brossard poursuit avec assiduité ses expériences au niveau du langage. Elle a opté pour la dangereuse et fascinante ambition de renouveler fond et forme en poésie. Dans ce monde acrobatique où les mots, et presque rien d'autre, tournoient et tombent en miettes dans les pages arides, il m'arrive d'admirer la patience plus que le talent de la femme consacrée à ce travail ingrat. La tranchante, métallique beauté de l'écho bouge beau dépayse notre sensibilité, mais ne lui apporte pas cette connaissance nouvelle que le poète laissait espérer. L'avenir nous dira où mène ce cheminement verbal, si toutefois la poétesse ne l'abandonne en cours de route.

Tout autres sont les dessins poétiques de Gilbert Langevin. Auteur de six ou sept recueils, il semble obéir à un mouvement de délicate introspection. Il amorce des confidences qui seront soigneusement édulcorées de tout aveu explicite, tout en bâtissant une imagerie douce-cruelle, offerte comme un montage de diapositives. Pareil aux poètes qui ont refusé, sciemment ou non, les dénonciations de la parole, il hache ses vers, en supprime les verbes lorsqu'ils deviendraient trop transparents. Ce qui ne l'em-

pêche pas d'étaler parfois une longue plainte nue, libérée des tabous personnels que le poète affronte le plus souvent en silence. On peut alors prendre la mesure exacte de Gilbert Langevin et déplorer l'instabilité de l'état de grâce chez lui, instabilité sans laquelle il serait déjà l'un des grands parmi ceux que l'avenir n'a pas encore désarmés.

Paul Chamberland est revenu aux Éditions Parti-Pris. Il était attendu avec impatience. Seul poète publié en 1968 par cette maison, Chamberland choisit cette fois d'assumer l'homme en lui, non le sectaire mais l'héritier de l'enfant, l'homme de vigilance, de douleur, d'investigation, du retour aux origines, l'homme capable enfin d'avouer l'Inavouable. Il ne le fait pas sans angoisse, il ne se livre pas avec complaisance. Il lâche son secret par bribes, par grains d'un monstrueux collier de verroterie qu'on lui avait jadis fait prendre pour de l'or. Un thème obsessionnel vient se greffer à cet effrayant acte de mémoire : le désir de tuer, la vision pétrifiante du suicide. Au pas inflexible de sa démarche, le poète ressuscite le visage de l'enfant qu'il fut, crée celui de l'enfant qu'il eût dû être et duquel procédera l'Homme dont la naissance est imminente en lui. « L'enfant derrière le mur s'évade interminablement vers la forêt des sangs nocturnes » (p. 77). Sans cesse rappelée de son silence, prise à témoin, tendre suppliciée de l'amour, Marie, femme, amante, égérie, quoi encore ! est nommée, attendue, prise ou rejetée au hasard fatal des souvenirs, de la résurrection échevelée de Désiré. Désiré le bien-venu, le haut-vécu, Désiré qui tend les doigts tièdes de Marie au-dessus du feu rouge de son illumination.

*n'écoute plus ce que je dis
ce que je dis c'est ton silence
où m'est donnée l'appartenance, et la raison (p. 19).*

La tension continue que le poète s'impose vers l'état de folie, l'action de tuer, de détruire, vers une brutale aliénation des sortilèges et des lumières qu'il a lui-mêmes créés, me paraît avoir fort peu de relation avec les thèmes révolutionnaires habituels à Chamberland, je veux dire ceux qui l'ont rendu indispensable, il y a quelques années, au Québec. S'il s'agit toujours de sang, de la brûlure ardente d'une révolte, de sacrilège, de la détérioration de l'homme d'ici, les éléments thématiques ne sont plus projetés vers cet Extérieur qu'on nomme ici le Pays. Ils ont été intériorisés, dirigés, semble-t-il, vers cette transformation individuelle, la

métamorphose du moi sorti des abîmes de l'inconscience et parvenu aux tourments préliminaires à toute conversion. L'arsenal poétique monté pour une immense tuerie n'est que le premier épisode de la lutte pour le feu, le feu qui annulera l'inavouable, dans la mirifique pureté de la cendre. Ce qui mourra du poète et par le poète est l'humus croissant d'une œuvre qui émerge de ses propres cloisonnements. L'inavouable, c'est peut-être pour Paul Chamberland, la tentation de l'éblouissement.

Un second très beau livre de Pierre Morency, Poèmes de la vie déliée (Éditions de l'Arc), porteurs du même amour, de la même lumière que son recueil de 1967. Avec un bâti plus ferme cependant, une inspiration qui a cessé de chercher ses lieux de rassemblement. Une telle poésie, malgré les heurts, les révoltes et les tremblements, dégage une euphorie charnelle apaisante. Bien peu de nos poètes québécois ont su donner à la femme une présence au sein de notre littérature, une présence à la fois superficielle, c'est-à-dire mélange de sensualité et de chaleur, et profonde, faisant d'elle un lieu d'habitation, d'épanouissement et d'apaisement pour l'homme. C'est cette présence qui donne à la poésie de Pierre Morency sa silhouette particulière, son visage intime le plus émouvant.

*la douce et mûre divagation de t'écrire que je t'aime
ma retrouvée d'entre les branches noires de la fuite la
mûre et ouverte divagation de t'écrire que je t'aime ma
première ma durable et mon dernier miroir l'ouverte et
bonne divagation de t'écrire je t'aime toi le plus vrai visage
parmi les pierres toi la plus lumière parmi les fanges la
bonne et forte divagation de t'écrire en ce moment que je
t'aime ma vivante mon rapide désir toi le sommet de la
chair toi qui montes dans moi . . . (p. 83)*

Avec ce poète enfin, l'amour a recouvré santé et vigueur. Il est redevenu capable de porter le poids des hommes et du monde. Il est d'ailleurs la meilleure veine de Morency.

Gemma Tremblay. Accueillie successivement chez Beauchemin, à l'Hexagone, à la Librairie Déom et chez Grassin. Sept recueils de poèmes. Le dernier, introuvable : les Feux intermittents. Le monde de Gemma Tremblay ne cesse de s'affirmer, il s'étend, progresse sans cesse à travers une poésie scintillante, rosée vaste préoccupée

de chaque brin d'herbe, de chaque fleur secrète. Il faudra bientôt consacrer à cette poétesse l'attention qu'elle mérite. Sans être vindicative, sa poésie tient en alerte et déploie une constante et lucide agressivité.

Du Saguenay, publié par le Club Poétique, nous parvient un chant très noble, très harmonieux, celui de Camille Tremblay, la Mer intérieure. Tout au long de ce poème empreint de gravité, le beau pays nordique défile, paysage d'eaux et d'arbres que le feu intérieur anime, dévore, élève à la dignité d'objets poétiques vivants. Il s'agit du premier recueil de M. Tremblay. Ce livre est le fruit d'une longue méditation et nous révèle une ascèse devenue bien rare chez nos poètes : Camille Tremblay réussit ce prodige, il s'efface entièrement derrière la réalité de son pays. Au terme de sa méditation, il nous aura laissé croire que le Québec est peut-être une patrie, après tout. Peut-être la nôtre ?

Ces quelques pages ne sont que le bilan fort sommaire d'une année en somme ni meilleure ni moindre que les autres, même si plusieurs maisons d'édition de poésie donnent des signes non équivoques d'agonie. Il serait temps, comme disait le sage, de mettre un peu d'ordre dans cette boutique. Les poètes sont-ils trop peu nombreux pour qu'on songe à planifier la publication de leurs livres ?
